Le français et la transformation de la société japonaise

Hidehiro Tachibana
Université Waseda

Résumé : Au cours de la formation de notre société moderne, le français fonctionna, avant tout, comme langue de modernité par excellence. Il offrit aux Japonais un nouveau mode de vie associé aux idées modernistes, ce qui leur permettait de se soustraire, ne serait-ce qu'imaginairement, au régime autoritaire de l'époque. La perception de la France qui se forma dans ce contexte s'articulait avec les grands mouvements antisystème au sens donné par Wallerstein à ce terme. Elle se revêt cependant très souvent au Japon d'un caractère apolitique comme on peut le voir dans le cas de Kafû Nagaï. Celui-ci contribua plus qu'aucun autre à former cette image idéalisée, presque paradisiaque et, par là même, créa un archétype d'écrivain japonais en fondant ainsi le champ littéraire au sein de la société après la guerre russo-japonaise.

Le paradigme de valeurs culturelles qui soutenait la modernisation se modifie profondément dans le contexte de la mondialisation. Aujourd'hui, plus que jamais, la société japonaise a besoin de valeurs multiculturelles, pour ne pas sombrer dans une pensée unique. L'enseignement du français devrait s'adapter aux nouveaux temps en se basant sur l'idée de diversité. Car la diversité du monde garantit la survivance de l'humanité.

Mots-clés : modernité, perception de la France, Kafû Nagaï, antisystème, diversité.

1 Préambule

On pourrait définir le français qui se pratique au Japon comme langue de modernité par excellence. Il occupe une place particulière à côté de trois autres langues étrangères : le russe, l'allemand et l'anglais, toutes importantes à divers égards et à divers degrés. En un mot on pourrait dire que l'allemand et l'anglais sont des langues de modernisation tandis que le français est une langue de modernité. Quant au russe, il se situe à un autre niveau. Dans le présent article, nous allons examiner quelles fonctions a assumées la langue française dans la société japonaise, et cela en vue de réorienter l'enseignement du français dans le contexte social où nous nous trouvons actuellement.

Avant d'aborder notre sujet, il ne serait pas inutile de souligner deux ou trois points sur le plan général. En premier lieu, une langue étrangère ne se présente pas dans une

société uniquement en tant qu'objet linguistique ; elle est inextricablement attachée à la culture et la valeur symbolique qu'elle véhicule. En deuxième lieu, la position d'une langue étrangère se détermine par rapport au besoin qu'éprouve la société en fonction de ses propres problèmes sociolinguistiques. En troisième lieu, les langues étrangères ne trouvent leur place qu'en relation avec les autres langues ; elles forment une configuration dans les relations linguistiques qu'entretient la société avec le monde extérieur.

Nous pourrions également nous référer au système-monde avancé par Emmanuel Wallerstein. D'après ce sociologue américain, la révolution française de 1789 n'est pas la victoire de la bourgeoisie ; mais un événement qui engendra l'antisystème. Il s'agit là d'un mouvement s'opposant à la logique du capitalisme triomphant ; il évoluera tout au long de l'histoire moderne sous les formes différentes telles que des mouvements ouvriers, des insurrections ou d'autres révolutions échouées ou accomplies ainsi que des activités de tout genre des intellectuels (Wallerstein, 1989). Paris se voit être le centre de ce mouvement mondial aux XIX^{e} et XX^{e} siècle, en particulier, aux temps de la révolution de 1848, de l'insurrection de la Commune de Paris et à divers moments de la III^{e} République (l'Affaire Dreyfus pourrait être citée entre autres comme un des moments les plus forts). Dans le déroulement de crises et de différents événements politiques ou culturels, Paris symbolise deux figures inséparablement liées : celle de « la Civilisation » avec ces expositions universelles renouvelées et celle de l'héritière de la Révolution, défenseur de l'humanité, telle *La Liberté guidant le peuple* peinte par Eugène Delacroix. La perception au Japon de la culture française et de sa langue devrait être abordée sous cet angle.

2 Langues de modernité, langues de modernisation

Rappelons quelques faits historiques qui sont largement acceptés au Japon. D'abord le russe. Du fait que la Russie est un pays géographiquement voisin, le russe était important pour la diplomatie. Mais cette langue joue un rôle singulier dans la modernisation du Japon. Dans la mesure où la société russe demandait des réformes urgentes, la littérature russe touchait plus directement les Japonais avec ses thèmes sociaux. De premières traductions d'œuvres littéraires russes n'ont pas fait qu'inspirer ainsi la littérature japonaise naissante mais elles marquèrent de premières étapes de la modernisation de la langue japonaise. Ce fut un des premiers étudiants du département de russe dans une école de langues étrangères fondée par l'État qui tenta de forger une langue moderne en traduisant du Tourgueniev (1888). Dans son travail, Simei Futabatei, tel était son nom, essaya témérairement d'abolir la séparation entre l'écrit et l'oral. Il fit aussi publier son roman inachevé : *Ukigumo* (*Nuage à la dérive*) écrit en une langue unifiée (1887-1889). À l'époque, la langue japonaise se fragmentait en des parlers variés selon la région et les classes sociales. Il n'en existait pas de registre neutre avec lequel on pût se faire efficacement entendre avec qui appartient à une classe différente. La classe dominante se servait de plusieurs registres linguistiques selon l'interlocuteur avec qui on communiquait. Son style d'écriture fortement teinté de culture chinoise classique était bien écarté de son langage oral. Cette situation sociolinguistique était un grand obstacle pour le jeune État qu'était le Japon lorsqu'il voulait faire circuler les informations dans toutes les couches sociales et par là conso-

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

lider la conscience nationale. Bref, il lui manquait une langue standard qui serait un moyen de communication efficace par toute la nation.

La tentative de Simei Futabatei que l'on pourrait qualifier d'héroïque sans exagération, ne fut pourtant pas suivi immédiatement par les autres auteurs à cause de l'aridité du travail (sauf quelques exceptions comme Bimyô Yamada) ; elle marqua néanmoins un des premiers pas vers la naissance d'un espace linguistique unifié et de la littérature moderne vouée à ennoblir cet espace linguistique. Ce sera surtout après 1895 quand le linguiste Kazutoshi Ueda exhorta d'instaurer la langue standard que le mouvement de la langue unifiée prit de l'ampleur et c'est en 1903 que fut enfin achevée la première série de manuels de japonais faite par l'État dans la langue standard. Il nous semble que c'est après la stabilisation de la langue japonaise avec la notion de langue standard que la langue française se mit à occuper le devant de la scène culturelle au Japon.

Cela dit, les langues étrangères particulièrement privilégiées par le pouvoir public étaient l'allemand et l'anglais. L'allemand était spécialement apprécié dans les domaines scientifiques (surtout la médecine) et juridiques. On sait que la constitution et le code pénal japonais furent conçus sur la base des équivalents de l'Allemagne. Pour mesurer l'importance de l'allemand, on n'a qu'à voir les destinations des boursiers japonais. Durant l'ère Meiji (1868-1912), le ministère de l'éducation nationale envoya au total 683 boursiers à l'étranger, dont 209 allèrent faire des études en Allemagne, 138 en Angleterre, 23 aux États-Unis, et seulement 16 en France. Si on compte les étudiants ayant fait leurs études dans plus d'un pays, l'effectif des étudiants ayant séjourné en Allemagne monte jusqu'au chiffre de 547 (Watanabe, 1995).

Quant à l'anglais, il ne serait pas nécessaire d'insister sur sa prédominance. Constatons simplement que c'était en 1853 à l'arrivée d'une escadre américaine conduite par le commodore Perry que le Japon se vit forcé à s'ouvrir au monde extérieur. Un demi-siècle plus tard, en 1902, le gouvernement japonais signa l'Alliance anglo-japonaise qui lia le Japon au monde anglo-saxon jusqu' à 1923, alors que la France était alliée de la Russie.

La devise la plus célèbre avec laquelle le gouvernement de Meiji incita le peuple fut : « Un pays riche, une armée forte. » En effet, l'apprentissage de langues avait un but bien utilitariste : absorber de la technologie et des connaissances qui puissent servir à la modernisation du pays. Pour cet objective, l'allemand et l'anglais étaient deux langues essentielles. On insisterait là sur l'importance du travail de traduction comme moyen d'acquisition de connaissances. Dans leur insularité, les Japonais apprenaient une langue étrangère afin d'acquérir du savoir plutôt que pour une communication directe orale ou écrite. Le travail du traducteur était d'ailleurs très créatif parce qu'il lui fallait inventer des mots pour traduire des notions occidentales qui n'existaient pas dans la culture japonaise traditionnelle.

En tout cas, ces deux langues : allemand et anglais étendaient leur prestige au-delà de leurs « utilités » pragmatiques. Car sur les milieux culturels et intellectuels régnaient les intellectuels et les journalistes ayant eu leur formation en allemand ou en anglais ; un des plus représentatifs était Ogaï Mori, un germanisant charismatique de l'époque. On observe que ceux qui exprimaient leur intérêt pour la France avaient étudié pour

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

la plupart une autre langue que le français. C'est ainsi que Ogaï Mori fit connaître au public japonais Émile Zola et le naturalisme français (1890), tandis que la poésie française et le mouvement symboliste furent présentés par un éminent angliciste, Bin Ueda à partir d'environ 1895. De plus, la traduction par un écrivain angliciste Hômei Iwano de *Symbolist Movement in Literature* d'Arthur William Symons (1913) orienta la réception du symbolisme comme on pourrait le constater chez Hideo Kobayashi. Ce grand critique littéraire né en 1903 appartient à la première génération qui a pu étudier la littérature française avec le premier professeur japonais de la chaire de littérature française qu'était Yutaka Tatsuno. On constate ainsi qu'avant la Première Guerre mondiale, il existait peu de francisants, à part quelques exceptions telles que Chûnosuke Kawashima, un des premiers francisants, traducteur de Jules Verne et banquier influent ou Chômin Nakae, traducteur du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau. La littérature française arrivait au Japon pendant longtemps via l'Allemagne ou l'Angleterre.

Malgré ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas sous-estimer la contribution de la France dans de premières décennies à l'ère Meiji. Dans le domaine industriel, la construction navale ainsi que la filature fut mise en place avec des ingénieurs français. Dans le domaine institutionnel, on pourrait citer le code civil napoléonien sur la base duquel fut calqué une première version du code civil japonais bien que celui-ci fût réécrit avant d'être promulgué. Dans le domaine littéraire plus ou moins politisé, la publication en feuilleton des *Misérables* par Ruïkô Kuroïwa dans un journal (octobre 1902 – août 1903) eut un grand succès. Victor Hugo est un des premiers auteurs français présentés au Japon, avec Jules Vernes et Alexandre Dumas : déjà en juillet 1884 un article intitulé « La courte biographie du grand maître Hugo » avait paru dans le *Journal de liberté* (*Jiyû shinbum*), organe du parti libéral (Inagaki, 2004). Ce parti menait un grand mouvement réclamant la démocratisation de l'État depuis une dizaine d'années et organisait partout des manifestations violentes. C'est dans ce contexte-là que Victor Hugo était considéré comme une des plus grandes figures libérales dans la presse japonaise.

3 La vie moderne représentée par la vie parisienne de la Belle Époque

Mais peu à peu se dessinèrent d'autres représentations de la France. C'était la France apolitique, culturelle et artistique qui alla marquer la société japonaise par son prestige moderniste. Ces représentations se multiplièrent à partir des années 90 tout en faisant miroiter un autre mode de vie, jusqu'alors peu connu des Japonais. On peut se référer au peintre Seiki Kuroda qui, rentré de la France en 1893, portait un béret quand il travailla dehors (Shimokawa, 1995) ; son style fut bientôt adopté par d'autres peintres, ce qui en fit désormais le style typique du peintre. En 1894, on représenta *Faust* de Gounod à l'École de musique de Tokyo (*ibid.*, p. 231) ; ce fut la première représentation d'opéra. La même année, la troupe Naritaya fit monter une pièce de théâtre avec une actrice française au théâtre de Kabuki, ce qui fit un succès fracassant (*ibid.*, p. 229). On vendit « les fraises France » vers 1898 et « le pain France » en 1900 (*ibid.*, pp. 226 & 280). Ces appellations sont bien éloquentes : elles nous témoignent qu'une certaine

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

perception de la France était bien installée au sein de la société. En 1897, on s'arracha des chemises faites de tissu imprimé, importé de la France (*ibid.*, p. 256). La même année, on projeta un film des Lumières à Ôsaka (*ibid.*, p. 251). Toutes ces nouveautés illustraient aux yeux des Japonais une vie citadine associée à la culture moderniste.

Par ailleurs, Bin Ueda écrit une série d'articles sur le symbolisme français dans la revue *La littérature impériale* (*Teikoku Bungaku*) fondée en 95. Ainsi la littérature de fin-de-siècle parvint à la portée du public japonais. Cette perception de la France attachait un nouveau style de vie à une culture populaire, moderniste, tel le cinéma, l'opéra à Asakusa, ou le café. Dans les années précédant la Première Guerre mondiale, la France était ainsi bien à la mode ; elle invitait les Japonais à savourer le plaisir de vivre à la façon de la Belle Époque. En 1908 s'ouvra à Tokyo la Maison Kônosu qu'on appelait « café ». À vrai dire, ce n'était pas un vrai café bien qu'on y servît du café. Le café authentique s'inaugura avec le café *Printemps* ouvert en 1911 dans le quartier chic de Ginza à Tokyo par le peintre Shûzô Matsuyama. Le café était le lieu où se réunissaient tous ces éléments composant ce nouveau style de vie. Mokutarô Kinoshita chanta beau quartier de Ginza occidentalisé. Ce chantre du nouveau style de vie écrit comme suit : « L'année 1910, nous étions gonflés d'orgueil… Nos idées devaient beaucoup à la théorie de "l'art pour l'art" prônée par Flaubert, Gautier, etc. » (Watanabe, 1995, p. 13.) Cet « art pour l'art » n'était pas une simple théorie artistique ; elle représentait également cette France moderniste, sensiblement différente de celle politisée et incarnée par Victor Hugo.

4 Une France imaginaire dans les rapports de forces socio-politiques

Bin Ueda insère un poème tout court de Carl Busse dans un grand recueil de poésie européenne *Murmures de mer*.

> The quiet kingdom
>
> *There is a quiet kingdom's strand,*
> *Like to no other earthly land,*
> *The clouds and winds divide us—*
> *Ah me, and who shall guide us ?*
> *It will be found, I say to thee,*
> *By one who yearneth deep as we*[1].

Faudrait-il être un Japonais moderne pour se laisser envoûter par ce pays féerique rêvé dans ce poème ? En tout cas, la traduction d'Ueda est tellement libre qu'il serait pratiquement impossible d'imaginer à partir de la traduction anglaise l'effet que produisait la version japonaise. Toujours est-il que ce petit poème est probablement

[1] La traduction anglaise est citée d'une anthologie de poésie publiée en 1934.

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

le plus connu de tous les poèmes européens puisque presque tous les Japonais pouvaient le citer entier par cœur. Il disait aux lecteurs qu'il existait quelque part sur cette terre un pays libéré de toute souffrance, soustrait de toute pesanteur. C'est un autre concept de vie et de bonheur qui y était suggéré. Et s'il ne s'agissait pas là de la France, l'envoûtement qu'exerçait ce poème s'accordait avec certaines images provenant de la France. Les Japonais n'ignoraient pas que la III^e^ République était tourmentée par des conflits sociaux et internationaux ; mais cela ne les empêchait pas de rêvasser sur un peuple français imaginaire, sinon matériellement, du moins artistiquement heureux. Cela peut paraître illogique mais tel était bien la France perçue au début du XX^e^ siècle. C'est Kafû Nagaï qui sut artistiquement inaugurer cette France féerique mêlée d'un diabolisme avec *Histoires de France* (*France Monogatari*), une sorte de journal de voyage publié en 1909. Le livre fut immédiatement censuré ; mais cette condamnation augmenta le prestige de l'auteur tout en prévenant que cette France apolitique pouvait insuffler une notion de liberté tout autrement que les mouvements démocratiques.

Pourquoi cette œuvre de Kafû Nagaï frappa-t-elle si fort l'imaginaire du peuple japonais ? Le Japon venait de sortir victorieux de la guerre russo-japonaise. Et avec l'indemnité qu'il avait obtenue, il réussit à mettre en place la sidérurgie. Mais la modernisation industrielle n'apportait pas forcément de bonheur au peuple. La rivalité avec les puissances occidentales exigeait de lui une discipline sévère. On dit que c'est à la filature à Tomioka, construite en 1872 avec l'aide de la France que l'on imposa pour la première fois les horaires de travail strictes aux ouvriers (ou aux ouvrières dans ce cas-ci). Si la durée de travail y était de huit heures au début parce que c'était une usine gérée par l'État, les conditions de travail allaient empirer graduellement à l'échelle nationale. Le joug brutal ne s'imposait pas seulement matériellement sur les classes dominées mais aussi intellectuellement sur tous ceux qui voulaient s'exprimer librement. Le marxisme avait déjà débarqué. Shûsui Kôtoku avait écrit *Le génie du socialisme* en 1903. Le gouvernement était vigilant à toute activité politique et éditoriale pour étouffer le syndicalisme encore tâtonnant. C'est dans ce contexte qu'il survint une répression atroce et symbolique ; en 1920 de nombreux socialistes et anarchistes (réels ou présumés) se firent arrêter et après un procès sommaire onze accusés se firent exécuter. Shûsui Kôtoku qui ne participait à aucun complot y perdit aussi la vie.

Il est significatif que les Japonais aient pris le goût pour la France, idéalisée comme un pays de cocagne dans ce tournant du siècle. Le français fonctionnait plutôt comme une voie d'échappement par laquelle on pouvait créer de petits espaces libres, individuels à l'abri de la société industrialisée et répressive.

La fin de la Première Guerre mondiale annonçait la révolution russe, ce qui changea de nouveau la configuration socioculturelle des langues. Les intellectuels japonais sensibles aux problèmes sociaux lisaient des ouvrages marxistes, tandis que le français fournissait plutôt des ouvrages artistiques et littéraires. À cet égard, l'attitude de Kafû Nagaï vis-à-vis du procès de Shûsui Kôtoku en dit long. Cet écrivain « décadent » qui préférait décrire le demi-monde possédait un sens aigu de politique et prit horreur de cette exécution sommaire ; mais il se contenta néanmoins de garder son

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

indignation pour lui-même[2]. Ainsi, les écrivains, les intellectuels d'obédience française s'éloignaient souvent de la politique pour protéger leur monde intérieur, préférant s'interroger sur l'immaturité de la modernité japonaise ou sur la question de la langue dans la littérature.

Bien qu'il y ait deux France – à savoir, celle de la III[e] République et celle de la modernité apolitique, il n'est pas difficile d'y voir un point commun : la France est évoquée d'une façon ou d'une autre comme un moyen d'être autonome en prenant de la distance avec les autorités. Elle symbolise les idées d'antisystème dans le sens donné à ce mot par Wallerstein. La France littéraire introduite par Bin Ueda ou Kafû Nagaï pourrait être considérée comme un aspect du mouvement antisystème mondial. Il est vrai qu'elle est plutôt apolitique ; elle instaure ainsi un espace littéraire ambigu, insaisissable. Pierre Bourdieu dit que cet espace littéraire, ou champ littéraire, d'après son terme, se structure en relation avec les autres champs sociaux. Tandis que le champ économique fonctionne avec la logique du capitalisme, le champ littéraire fonctionne comme « un monde économique à l'envers » (Bourdieu, 1995, p. 139). Au bout du compte, la théorie de Wallerstein et celle de Bourdieu sont complémentaires ; la théorie des champs nous explique comment se constitue et s'articule l'espace national par rapport au mouvement mondiale du capitalisme. Si nous revenons à Kafû Nagaï, nous pourrions le considérer comme un écrivain qui créa un archétype d'écrivain japonais moderne tout en fondant un nouveau champ littéraire en relation avec les autres champs sociaux. Pour Bourdieu, ce sont Baudelaire et Flaubert qui fondèrent le champ littéraire doté d'un capital symbolique dominant les autres champs littéraires tels que ceux de l'art commercial ou de l'art social[3] (Bourdieu, 1995, p. 123). Dans *Histoires de France*, Kafû ouvre cet espace autonome qui garantit une certaine liberté intellectuelle clandestine vis-à-vis de la société et de l'État.

Les contributions qu'ont apportées le français et sa culture au Japon moderne sont inappréciables. Après la Seconde Guerre mondiale, la culture française occupe des positions dominantes dans les champs culturels d'après-guerre ; il en va de même pour les domaines scientifiques (structuralisme, post-modernisme, etc.). Les idées politiques venant de la France alimentaient les critiques contre la guerre de Viêt Nam ou les mouvements d'étudiants japonais en 68. D'un autre côté, il nous semble pourtant que la culture française d'après-guerre devient beaucoup plus élitiste. Avant la guerre, elle nourrissait autant la culture intellectuelle que la culture populaire[4]. Mais surtout à partir des années 70, ses côtés populaires se voient amoindris en dépit de la popularité du vin, de la cuisine, de la mode française. Aujourd'hui, on boit du vin, on distingue des marques sans songer pourtant à ce pays de rêve. Avant la guerre, aller au cinéma pouvait constituer un acte de courage, parce qu'il était interdit, par exemple, aux collégiens d'aller au cinéma. Le café, le cabaret, les chansons, le cinéma, les produits de beauté français n'étaient pas en soi considérés comme contestation politique mais le plaisir qui les accompagne pouvait être indirectement contestataire sous un régime autoritaire.

[2] Le procès de Shûsui Kôtoku fut décisif pour l'écriture de Nagaï et de son style de vie (Yoshida 1971, pp. 84-85).

[3] Bourdieu (1995) y divise l'art sous le Second Empire en trois catégories : l'art commercial, l'art social et « l'art pour l'art ».

[4] Nous avons traité le même sujet sous un autre angle dans Tachibana (2004).

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

5 L'enseignement du français dans l'évolution du paradigme des valeurs

C'est dans ce contexte socio-politique et culturel que l'enseignement du français se structura au fur et à mesure. Pendant longtemps le français fonctionna ainsi au Japon comme langue de modernité par excellence. Il apportait des concepts et des idées comme moyens de critique et nous apprenait à vivre une vie moderne. Il donnait par là de l'épaisseur à la société en lui dotant de nouvelles dimensions, ce qui lui permettait de résister, ne serait-ce qu'insuffisamment, à la victoire d'une pensée unique, quelle que soit sa nature. Notre intention n'est pas de négliger d'autres langues qui ont eu des rôles différents. Tout au contraire, la modernisation japonaise doit beaucoup à sa culture bien étoffée par plusieurs langues étrangères au cours de l'histoire moderne.

Il nous paraît alors évident que l'enseignement des langues étrangères en général, et particulièrement celui du français n'a pas encore dit son dernier mot. Il nous semble que, lorsque la société se laisse dominée par une seule valeur telle que le nationalisme frénétique des années 30, elle finit par passer une crise catastrophique. C'est le passé du Japon moderne qui nous l'enseigne ; le triomphe d'une seule pensée risque de nous entraîner vers une folie suicidaire.

À l'heure qu'il est, le français perd peu à peu l'attirance qu'elle exerçait auprès du public japonais. Les mouvements d'étudiants de 68, le suicide spectaculaire de Yukio Mishima ont marqué le tournant. La société japonaise n'a plus besoin aujourd'hui de ce modèle occidental et on voit s'évaporer progressivement cette rêvasserie qu'on avait sur un pays de cocagne. Certains Japonais se croient plus avancés que les vieux Européens. Le concept de culture qui s'est formé au début du XX^{e} siècle, et qui a soutenu le Japon dans ses années d'après-guerre, s'effrite enfin à cette ère de mondialisation. Et c'est dans ce contexte-là que les réformes du cursus universitaire sont menées depuis les années 90.

Aujourd'hui les gens se demandent s'il vaut vraiment la peine d'étudier une autre langue étrangère que l'anglais. Il est indéniable qu'une nouvelle technologie informatique privilégie l'anglais, par l'efficacité de communication et par le fait qu'il est une langue d'informatique par excellence. En plus, après la chute du mur de Berlin, il semble que les jeux du système et de l'antisystème ne fonctionnent plus comme avant. Nous nous trouvons face à une transformation profonde de paradigme de valeurs.

6 En guise de conclusion : pour le futur de l'enseignement du français

Le moins qu'on puisse dire dans l'état actuel du monde, est que la prédominance de l'anglais ne réduira guère au néant les autres langues. Plus que jamais, la société japonaise a besoin de valeurs multiculturelles, pour ne pas sombrer dans une pensée unique. Pour conclure, nous pourrions nous rappeler le mythe de Babel : la leçon de Babel veut dire pour nous qu'un monde où on ne parle qu'une seule langue, où domine une seule valeur est voué à l'autodestruction ; c'est la diversité du monde qui garantit la survivance de l'humanité.

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

Bibliographie

Bourdieu, Pierre (1995), *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, coll. Points, Paris : Seuil.

Inagaki, Naoki (2004), « Victor Hugo et les modernisateurs contestataires japonais », *in* Kato, Haruhisa (dir.), *La modernité française dans l'Asie littéraire – Chine, Corée, Japon*, Paris : PUF.

Shimokawa, Akifumi (éd.) (1995), *Chronique du foyer, Meiji et Taïshô, 1868-1925*, Kawadeshobo-shinsha (en japonais).

Tachibana, Hidehiro (2004), « Quelques aspects de la modernité au Japon - Horiguchi Daïgaku et Kobayashi Hideo », *in* Kato (2004).

Watanabe, Kazutami (1995), *La tentation de la France : essai sur l'histoire intellectuelle du Japon moderne*, Tokyo : Iwanami-Shoten (en japonais).

Wazutami, Kazutami (2003), « La tentation de la France chez les écrivains japonais », *in* Ferrier, Michaël (dir.), *La tentation de la France, la tentation du Japon. Regards croisés*, Paris : Philippe Picquier.

Yoshida, Sêïchi (1971), *Nagaï Kafû*, Tokyo : Shinchô-sha (en japonais).

Wallerstein, Emmanuel (1989), *The Modern World-System. Vol. III : The Second Great Expansion of the Capitalist World-Economy, 1730-1840's*, San Diego : Academic Press (trad. fr. 1995 : *Impenser la science sociale : pour sortir du XIX^{e} siècle*, Paris : PUF).

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334